

Épeler les noms de l'*infantia*

CHANTAL DELOURME
UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE

1. **L**'ouvrage de Jean-François Lyotard, *Lectures d'enfance*¹, ouvre par un texte au statut indécidable : situé au seuil du texte, à la fois dedans et dehors, anticipant les lectures à venir (celles proposées dans les textes qui suivent ou celles figurées par le lecteur à venir) et d'une certaine façon rétroactif par rapport à elles, il se place sous le sceau du nom *Infans* dont il n'aura de cesse d'invoquer les noms pluriels, depuis cette « première » convocation par le biais de la langue latine - dite morte, mais réserve étymologique inépuisable - et de l'intraduisible qu'elle comporte. Ces noms pluriels auront en commun, au-delà (ou peut-être en deçà) de leur multitude de ne s'approcher que d'une écriture paradoxale, de travailler à même le discours du philosophe, d'infléchir le performatif de la nomination (« Baptisons-la *infantia* », écrit Jean-François Lyotard) vers cet autre acte de langage que constitue le témoignage. C'est aussi comme si, à peine l'*infantia* était « *addressed* »², elle défaisait l'univers de phrase et la stabilité des axes sémantique et pragmatique qui le constituent. Elle élude le statut d'objet et pourtant hante nombre d'entre eux, provoque le sémantique et s'y dérobe. Elle est le hiéroglyphe premier du corps sensoriel et érogène, braille qui peut échapper à toute anamnèse, et n'en demeure pas moins conducteur du frayage des traces. Elle n'aurait pas de destinataire mais pourtant si l'un se propose de se faire le lieu d'accueil de son mutisme (« requiert que le mutisme du questionné soit adressé »³), elle modèle immédiatement ce lieu d'accueil que Freud nommera transfert, de sa cryptographie, qu'elle rejoue dans les divers chiffrages de ses figures. Toujours déjà elle œuvre comme force de hantise, ainsi que le donne à entendre l'équivoque du génitif dans *lectures d'enfance*. Lisant autant que lue, épelant autant qu'épelée. Mais aussi toujours déjà lue par les messages de

1 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*.

2 Selon la valeur transitive du vocable anglais (« to address an issue, a question, a problem »).

3 J.-F. Lyotard, *Misère de la philosophie*, 52.

l'Autre, épelée par les effets actuels de leur chiffrage, la résonance de leurs vestiges, leurs reliquats, depuis l'immémorial.

2. Je voudrais, à la lumière de l'intersection entre les champs de la philosophie et de la psychanalyse que la lecture par Lyotard de Freud fait apparaître, m'engager à explorer quelques noms différents par lesquels divers psychanalystes, Freud bien sûr, mais dans le cadre de cet article également Winnicott, Ferenczi⁴, auront contribué à épeler chacun à leur façon la « misère initiale de l'enfance⁵ » que Lyotard baptise du nom d'*infantia*. La mise en regard des écritures auxquelles elle donne lieu chez chacun, tantôt sous les traits de l'écriture théorique, tantôt sous ceux de l'écriture clinique, viendra en retour éclairer certains enjeux de la lecture de Freud par Lyotard, mais aussi en proposer certains déplis, voire interroger les termes dans lesquels ils se formulent. Ainsi, par le biais de cette mise en regard des manières dont discours philosophique et discours analytique (ces déterminations, j'en ai bien conscience, sont trop hâtives) épellent l'*infantia*, on pourra appréhender le paradoxal actuel de l'*infantia* à travers les différents éclats de son prisme kaléidoscopique.

DÉNUEMENT

3. La lecture de Freud par Lyotard donne un relief singulier aux états archaïques liés à l'immaturation initiale de l'homme que Freud désigne du nom de détresse, *Hilflosigkeit*. Il est frappant de constater, ainsi que le souligne Josée Amrhein⁶, que le premier texte de Freud qui fasse état de cette détresse, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, n'a pas été publié de son vivant alors que « ses rejets » ont été nombreux. Freud y souligne le dénuement sans recours et l'angoisse première, constitutifs de l'impréparation de la psyché aux tensions endogènes ; de plus, par son accent mis sur la dépendance à l'autre, le terme suggère également la possibilité que le recours de l'appui, de l'aide, de l'autre secourable impliqué dans le verbe *helfen* tarde ou vienne à manquer. De ce dessaisissement par l'excitation, de cette exposition à la double valence de la dépendance, tantôt privatrice à différents degrés, tantôt réparatrice, naissent les liens, leurs défaillances ou leurs retournements pervers. Freud souligne l'insistance de cette première empreinte, les différents modes par lesquels sa frappe première se réverbère, les résistances et les dénis qui peuvent lui être opposés. De cette détresse initiale de l'homme, il fait « la source originelle de tous les *mobiles moraux*⁷ ». Dans un geste avec lequel la lecture de Lyotard ne cessera de dialoguer pour s'en démarquer par ses inflexions propres, il lui donne statut de condition anthropologique que tant de formations névrotiques refoulent ou dont elles se défendent, là où cette détresse ne cesse de requé-

4 J'aurais pu aussi retenir les noms de Mélanie Klein, d'Anna Freud, de Pierre Fédida, ou de Laurence Kahn.

5 J.-F. Lyotard, *L'Inhumain*, 11.

6 J. Amrhein, « Questions à Freud sur la traversée de l'abîme », *Insistance* 2012 (1-7), 43-53.

7 S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fließ*, 626.

rir un « aveu » : « il devra s'avouer tout son désaide et son infirmité dans les rouages du monde⁸ ».

4. L'évocation de ce désarroi infantile ne cessera de multiplier « ses rejets » dans les textes de Lyotard, jusqu'à constituer l'aune paradoxale de sa pensée de la dette. La phrase du philosophe le convoque parfois en en déclinant les prédicats négatifs :

Dénué de parole, incapable de la station droite, hésitant sur les objets de son intérêt, inapte au calcul de ses bénéfices, insensible à la commune raison, l'enfant est éminemment l'humain parce que sa détresse annonce et promet les possibles⁹.

Elle fait entendre la manière dont la détresse objecte au dialectisable et aux régimes de signification de la phrase articulée, ou plutôt les déconcerte (car il y a encore trop de vouloir dans « objecter »). Elle donne ainsi à pressentir combien, quand un idiomme littéraire, à être passible aux résonances de ce désarroi, à en faire paradoxalement la voie de ses ressorts créatifs, combien celui-ci aura force de désœuvrement du sens. Ou bien, dans *Lectures d'enfance*, il épelle les noms de son pathos, donnant à entendre combien ce registre ne relève pas du pathétique avec ses figures et gestes théâtraux, mais plus souvent d'un souffrir intransitif – lequel lui-même d'ailleurs n'est pas incompatible avec le registre du pathétique. Irrémisiblement le sous-tendrait :

L'effet est l'enfance, qui s'y connaît en *comme si*, qui s'y connaît en douleur due à l'impuissance et en plainte d'être trop petite, d'être là en retard (sur les autres) et d'être arrivée trop tôt, prématurée (quant à sa force), qui s'y connaît en promesses non tenues, en déceptions amères, en défaillance, en abandon, – mais aussi en songerie, en mémoire, en question, en invention, en obstination, en écoute du cœur, en amour, en véritable disponibilité aux histoires¹⁰.

5. C'est peut-être dans les textes théoriques et cliniques de Winnicott et de Ferenczi – quoique depuis des perspectives différentes – que s'épellent les lettres de cette détresse, que se donne à entendre le pari ou le risque qu'il y a à en déchiffrer le mutisme pour en esquisser les failles, les morcellements, les confusions. Chez Winnicott, c'est depuis la vulnérabilité de la « dépendance absolue » que sont explorées à la fois les premières conditions de l'attachement et les défaillances auxquelles celui-ci peut être exposé. Côté par son expérience clinique ceux chez qui le lien à la vie est au plus précaire, il fait du « sentiment d'exister », d'être « un soi réel » la pierre de touche de sa pensée, prêtant à ce besoin de portée existentielle aux résonances anthropologiques une antériorité par rapport à l'infantile freudien. Nourri par l'interaction entre la transitivité des affects de la mère et la progressive introjection des modes de sa présence, le « sentiment d'exister » s'élabore si se met en place une rythmique où prévaut une continuité ou une fiabilité qui lui donne étoffe sur les ruptures qui le menaceraient. Winnicott décrypte et nomme une langue de regards, de gestes,

8 S. Freud, « L'Avenir d'une illusion », *Œuvres complètes*, XVIII, 190.

9 J.-F. Lyotard, *L'Inhumain*, 11.

10 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 66.

de voix qui depuis des transitivités d'affect consonantes peuvent moduler le discord et l'accord des rythmes et ainsi étayer le « sentiment d'exister » ; ou manquer à le faire. L'insistance chez Winnicott sur le « sentiment d'être » plutôt que sur l'évolution pulsionnelle, sur l'aire transitionnelle comme espace de communication, de transitivité des affects, consonne avec l'alphabet de l'*infantia* que propose Lyotard, comme « temps d'avant le *logos* » : « Freud peut s'obstiner à nommer l'affectivité infantile *sexualité*, il est pourtant certain qu'elle ignore complètement la polarisation liée à la différence sexuelle¹¹ ». Dans l'œuvre de Winnicott, la rythmique des plaisirs et des déplaisirs, la fabrique des premières introjections, est également posée dans un rapport d'antériorité à la gratification des motions pulsionnelles.

6. On voit la différence des accents entre Freud et Winnicott autour du jeu d'enfant de la bobine chez le premier, et du jeu de la ficelle chez le second. Le jeu de la bobine épelle l'alphabet phonématique du premier renoncement pulsionnel, dont Freud fait le paradigme du principe de répétition. Le jeu répétitif de l'enfant provoquant et anticipant la disparition et la réapparition de la bobine scénographie une formation de compromis, encore teintée d'omnipotence, puisque l'enfant y maîtrise sa détresse, alors qu'au même moment la destruction de l'objet fait apparaître la condition de son retour. Lorsqu'il reprend ce jeu, Winnicott le modalise de toutes les valences de l'introjection, et précise :

Lorsqu'il découvre qu'il peut maîtriser sa relation avec sa mère intérieure, y compris son rejet agressif, [...] il peut se permettre la disparition de sa mère extérieure et ne pas craindre trop son retour¹².

Quant à l'enfant à la ficelle de Winnicott, enfant qui relie les meubles et les chaises avec une ficelle chaque fois qu'une séparation d'avec sa mère l'expose, il donne trace de ce qui le menace et dont il se défend, voire d'une séparation qu'il dénie plus qu'il ne l'apprivoiserait par un jeu. Les essais théoriques et cliniques de Winnicott, dans l'attention qu'il prête aux états schizoïdes précoces, font apparaître les effets de ravage de l'angoisse « dis-séquante » « impensable », l'effroi de la confusion et du chaos, la fixité cérémonielle ou la langue déchiquetée qui les manifestent.

7. Ferenczi également « approche d'un peu plus près », propose des « tentatives », des « analogies », « ouvre des voies »¹³ dans ce déchiffrement des expériences de détresse traumatique. Aussi aporétique que puisse paraître cette exploration, on pourrait dire que l'écriture théorique s'y engage sous le régime de ce que Lyotard appelle « le scrupule » lorsqu'il parle du « scrupule d'un *comme si* » qui serait le ressort d'un certain régime de la fiction propre à l'*infantia*. Il y aurait donc dans le geste de l'élaboration théorique et clinique un « scrupule du *comme si* » qui ne relè-

11 J.-F. Lyotard, *Misère de la philosophie*, 54.

12 D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 55.

13 S. Ferenczi, *Journal clinique*, 53-59.

verait pas du défi, comme le souligne Lyotard¹⁴. On l'entend dans le journal clinique de Ferenczi dans la suspension des enchaînements, la juxtaposition des approches, la « confusion » des modes du discours, (écriture de cas, élaboration théorique, notes, autoanalyse, analyse mutuelle, journal...), l'insistance du déictique « ici » (« ici, un exemple¹⁵ ») : dans les multiples et inlassables approches de son rebours, la psychogenèse ne s'y présentera que sous la forme à la fois éclatée et réitérée d'esquisses et par le biais de l'entremêlement des modes de discours.

8. Le silence en question, l'*infans* en tant que ce qui ne peut être parlé, peut parfois être l'affect lui-même, non parce qu'il ne peut se dire mais parce qu'il ne peut se ressentir. La douleur vécue, l'absence de recours, expose la psyché à une telle détresse qu'elle ne peut s'en défendre que par le clivage, alors même que le moi reste suggestible à l'emprise exercée. Soulignant combien les « souffrances névrotiques sont moins douloureuses que les souffrances du corps et de l'âme qu'elles nous épargnent¹⁶ », Ferenczi analyse, décompose les processus de silence psychique, en leur valence apotropaïque et convoque le vocable « enfant » pour figurer la partie clivée du moi :

un être qui souffre d'une façon purement psychique dans son inconscient, l'enfant à proprement parler, dont le moi vigile ne sait donc rien... cette partie se comporte comme un enfant évanoui qui ne sait rien de lui-même, qui ne fait que gémir et qu'il faut secouer psychiquement, parfois physiquement¹⁷.

Les textes de Ferenczi, portent ainsi la marque d'un trope singulier, par lequel les processus psychiques s'allégorisent dans une figure de l'« enfant » aux traits oxymoriques : « être émotif » insensible, *in-fans* non pas comme ce qui a de la voix mais n'articule pas mais comme privé de voix, ou bien figure onirique du « nourrisson-savant¹⁸ » qui se défend du déchaînement de la folie dans son cercle familial par une prématuration pathologique. Les deux figures étant comme les faces réversibles de défenses liées à l'effraction traumatique.

9. Il n'est pas rare de plus que dans ces défenses par clivage, la phrase articulée prenant des inflexions délirantes et mégalomaniaques, donne à entendre la détresse d'où elle provient et dont elle se garde. Freud dans son article « *Deuil et mélancolie* », Winnicott, dans la différence qu'il établit entre fantasmer et rêver, Ferenczi dans son *Journal clinique* ont épilé ces apparents retournements qui sont autant de détournements travaillés par l'abîme d'une faille. Le silence ainsi affecte différemment les instances de la psyché. Tout en étant d'une certaine façon « tautégorique », en tant qu'elle « signale du sens » mais « n'émane d'aucun destinataire », « la phrase-affect » peut se manifester non seulement comme disloquée, dédoublée, mais comme mettant en jeu différentes formes de silence, par « clivage », par

14 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 66.

15 S. Ferenczi, *Journal clinique*, 56.

16 *Ibid.*, 94.

17 *Ibid.*, 60.

18 S. Ferenczi, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, 50.

« narcose », par « l'irréel » d'une formation délirante. Ce n'est pas l'écart entre affect et représentation qui est alors en jeu, mais l'écart entre *éprouver* et *ressentir*, ou entre *dire* et *ressentir* ; le dessaisissement est interne à l'*aesthesis*, ou au dire. Sans doute ce qui apparaît ici c'est le différend entre les instances pragmatiques de la phrase et les topiques élaborées, remaniées par la psychanalyse : la phrase-affect manifeste alors combien elle est « otage de l'Autre », y compris, et peut-être alors tragiquement, de ses défaillances. A ce titre-là est-elle jamais « tautégorique » ? Dans l'accent qu'il place sur les différentes façons dont les affects clivés et les voix affectuelles de la douleur peuvent rester « otages » des séductions ou des ravages passionnels des adultes, se démarquant alors de Freud qui, lui, « ne croi[t] plus à ses neurotica¹⁹ », Ferenczi aura témoigné du tort qui peut être fait à « l'être émotif » de l'*infans*.

PROMESSE

10. En rapportant l'*infantia* à l'*aesthesis*, dans sa pure valeur de signal, la pensée de Lyotard souligne sa dimension matricielle de promesse. L'*aesthesis* relève de l'alphabet discret (aux sens que lui donne Barthes de frappes menues, distinctes, séparées et réservées) du ressentir, plutôt même que de l'éprouver ou de ce dont il serait possible de dire le statut d'expérience. C'est une archive de noyaux pathiques, une marqueterie du corps à la fois muette et vibrante, dont les charges quantitatives et qualitatives d'affect ne cesseront de se déplacer sur les circuits des frayages tout en se soustrayant à l'anamnèse. Lyotard la donne à entendre comme un mode de l'être-affecté, au statut paradoxal de scories minuscules qui sont autant de points de contact d'innervations aux accents spasmodiques. Tout en plaçant cette *aesthesis* sous la frappe de la peine ou du plaisir, Lyotard choisit de ne pas en placer les empreintes sous le sceau d'une survivance liée au statut de l'objet perdu, mais plutôt d'en situer les empreintes premières en amont de la relation d'objet. « Promesse de possibles » dont la littérature et l'art sont, chacun selon son titre propre, les champs d'expression, tantôt depuis « la disponibilité aux histoires²⁰ » qui fait consoner la racine étymologique commune entre *infans* et *fable* (*fari*), tantôt dans les idiomes inédits de la matière picturale qui déconcertent la *mimésis* et témoignent de la survenue d'un événement de matière insituable, « événement d'une passion, d'un pâtre auquel l'esprit n'aura pas été préparé, qui l'aura désemparé, et dont il ne conserve que le sentiment, angoisse et jubilation, d'une dette obscure²¹ ».
11. Cette promesse du possible, dans son imprédictible et son a-venir renouvelé, faisant de l'*infans* ce qui aura toujours déjà parlé tout en ne parlant pas encore, on en retrouve différents noms dans les textes de Freud ou

19 Si. Freud, *Lettres à Wilhelm Fließ*, 334.

20 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 66.

21 J.-F. Lyotard, *L'Inhumain*, 153.

de Winnicott. Dans l'essai où s'exprime la dette paradoxale de Goethe à la pensée à venir de la psychanalyse sous les traits du *Dichter*, à savoir *Le poète et l'activité de fantaisie*²², Freud figure les traits du travail de la création sous la forme d'une ressource qui, autant dans le « jouer » de l'enfant que dans le « fantasier » du poète, ne peut se laisser ressaisir par l'intentionnalité de celui qui pourtant lui donne jour. Quant à l'expérience de celui qui se fait le destinataire de l'œuvre du poète, elle relève d'une transi-tivité transférentielle qui surmonte les conflits, d'une *aesthesis* que Freud évoque comme « déliaison d'un plus grand plaisir émanant de sources psychiques plus profondes²³ » et à laquelle il donne le nom énigmatique de *Vorlust*. Il figure cette œuvre du toujours déjà au sein de la forme poétique à venir par l'image « du cordon de souhait » qui traverse présent et futur depuis une rémanence infantile : « Ainsi donc du passé, du présent, du futur, comme enfilés sur le cordon du souhait qui les traverse²⁴ ». Et si l'on mettait l'accent sur la détermination de l'archive infantile, c'est qu'on n'aurait pas prêté l'écoute au matériau vibratile qui en transporte l'écho à chaque « estampille temporelle » :

Ces produits de l'activité fantaisante [...] se moulent bien plutôt sur les impressions changeantes de la vie, se modifient avec chaque fluctuation des conditions de vie, reçoivent de chaque impression agissant sur eux une « estampille temporelle ».²⁵

12. On peut voir également une figure de la promesse des possibles dans les jeux de l'enfant avec le matériau de la langue, que Freud évoque lorsqu'il interroge le travail de la langue dans les mots d'esprit. Se saisissant des mots comme d'autant de choses, l'enfant en façonne les écarts et les échos au gré de sa partition secrète, et, tout « au plaisir du non-sens », fait apparaître ainsi un des modes de l'*infantia* de la langue, *phônè* de l'enfant qui disloque et recompose le corpus de la langue maternelle, rendant ainsi manifeste la trame prosodique des frayages :

A l'époque où l'enfant apprend à manier le vocabulaire de sa langue maternelle, le fait d'« expérimenter en jouant » avec ce matériel lui procure un contentement manifeste, et il assemble les mots sans se laisser lier par la condition du sens, pour obtenir grâce à eux l'effet-plaisir du rythme ou de la rime.²⁶

13. Les manières poétiques qui pourront garder trace de cette *infantia* de la langue, puiser à sa promesse d'un idiome à venir, sont innombrables. Freud, quant à lui, souligne qu'elles peuvent également se transformer en une langue par trop privée, mettant alors en jeu un impartageable dont seuls quelques uns peuvent se faire les destinataires. Il n'est toutefois pas impossible que ce que Freud désigne comme l'impartageable d'une langue qui serait par trop privée puisse être la forme extrême de ce que Lyotard appelle une manière d'« angoisser la langue » :

22 S. Freud, *Le Poète et l'activité de fantaisie*, 162.

23 *Ibid.*, 170.

24 *Ibid.*, 165.

25 *Ibid.*, 165.

26 S. Freud, *Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*, 148.

Car il ne suffit pas de faire de l'angoisse liée à cette séparation secrète irrémissible l'objet d'un discours (comme je le fais ici même), il faut, pour en témoigner vraiment, *angoisser la langue*²⁷.

14. Mais la façon dont l'*infantia* peut s'attacher aux pas de Freud sous les traits de la promesse du possible m'apparaît la plus frappante dans ce texte insituable, écrit dans la première année de la première guerre mondiale²⁸, intitulé *Vergänglichkeit* et traduit par « éphémère destinée » ou « passagèreté²⁹ ». Témoignant, parmi d'autres textes de Freud, mais d'une façon encore plus remarquable, de la circulation des dettes entre Freud et Goethe, le texte se construit comme une polyphonie à trois voix, celle du jeune poète, celle de l'ami et celle de Freud. Au jeune poète est prêté le timbre de la mélancolie qui du « destin de passagèreté » auquel l'objet est voué n'aurait toujours déjà promis de celui-ci que son ombre. À l'ami, la voix d'une révolte qui oppose à l'épreuve du passage du temps l'immortalité du Beau. La voix de Freud récuse, elle, la mélancolie tout autant que l'idéal triomphant, et objecte de la seule insistance de la « vie de sensation », une *aesthesis* primordiale puisant dans l'immémorial. Il la tient pour « inattaquable » alors que ses amis ne s'en font pas les destinataires. Aune insistante d'une dette au commencement qui est un des traits de l'*infantia* lyotardienne.
15. Mais c'est peut-être sous la plume de Winnicott que la promesse de l'*infantia* trouve à s'exprimer dans ce qu'elle recèle de puissance de créativité. Il y a comme un fil d'or dans ses textes théoriques et cliniques qui s'attache à penser l'aube des liens et la création dans le même geste. L'investissement dans les objets, quels qu'ils soient, jusque dans le détail le plus trivial, est appréhendé comme éveil renouvelé à la créativité. Jusqu'à l'amont du « premier » objet, qui n'est pas tant animé du battement entre hallucination et perte que « trouvé » en tant que « créé ». Un des noms par lesquels Winnicott traduit l'*infantia* est ainsi « illusion », illusion aux parentés magiques, animistes que les instances de l'Autre protecteur permettraient en « partage », et qui chez l'*infant*³⁰ se traduirait par « l'illusion que ce qu'il crée existe vraiment³¹ ». Ce que Winnicott nomme alors ce sont des états intermédiaires voire impossibles, tel un objet qui peut être à la fois interne (à condition d'avoir été lui même investi d'émotions qui lui donnent cette texture de *aliveness*) et projeté comme objet externe, acquérant de ce fait une dimension symbolique dont le trait singulier est cependant d'être tenue pour effective, à la fois « en place de » et « à la place de ». Si l'observation de l'usage de cet objet révèle les voies différenciées qu'il peut prendre, créatrices, pathologiques ou perverses, c'est toute-fois la genèse de la potentialité créatrice que ne cesse de suivre Winnicott,

27 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 31.

28 Ce texte est paru pour la première fois dans un volume collectif édité en hommage à « la terre de Goethe ».

29 S. Freud, « Passagèreté », *Œuvres complètes*, 325-328.

30 C'est sous ce vocable que Winnicott désigne les stades précoces du développement et leurs aspects schizoïdes. Voir « The Mother-Infant Experience of Mutuality » (1969), *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, 177-189.

31 D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 49.

y compris dans la prise en compte de ses entames. Elle donne lieu sous sa plume à une prosopopée de l'*infantia* : « Cependant pour le bébé [...], chaque détail de sa vie est un exemple de vie créatrice. Tout objet est un objet "trouvé". La chance lui en a-t-elle été donnée, voici que le bébé commence à vivre créativement, à utiliser les objets existants pour être créateur en eux et avec eux »³². Elle est pensée moins comme déplacements métonymiques depuis l'organisation pulsionnelle que progressant par extension depuis des conditions d'expériences premières. L'aire intermédiaire baptisée transitionnelle est ainsi un espace de potentialités, dans lequel peut se déployer une séparation, moins épreuve de la frustration que féconde d'illusions et de symbolisations premières, de jeux imaginatifs explorant la variabilité infinie de la recréation de la réalité dont ils se soutiennent. Winnicott lui prête le statut de matrice génétique de « l'expérimentation interne³³ » de la vie adulte, du déploiement de ses ressources créatrices. La différence se fera entre la créativité de la trouvaille symbolique depuis les « objets subjectifs » et la « stéréotypie » des rôles, la vie des rêves dont Winnicott souligne la multivocité créatrice et l'encodage inerte de fantasmes liés aux défenses de la dissociation.

ADRESSE

16. Dans différents textes Lyotard évoque la scène de la cure, scène où l'*infantia*, à ce que quelque un, en la personne du psychanalyste, s'en fasse le destinataire, peut donner à entendre la palette de ses silences. Suivant « la piste de cette misère³⁴ » qui est un des noms de l'*infantia*, il en évoque la part dans la scène analytique de différentes façons. Dans « La Phrase-affect³⁵ », il s'attarde sur cet effet d'acte éminemment singulier qui lui est propre, à savoir de créer une scène qui puisse être condition d'adresse « à » et « de » l'*infantia*. Passible à ses effets en ce qu'elle est paradoxalement fondée de l'hypothèse de son « mutisme », puisque c'est ainsi que Freud pose le statut de l'inconscient, sous le sceau de l'hypothèse. Or ce n'est pas dans ces termes que le philosophe traduit cette scène : il ne la place pas sous le sceau des enjeux épistémologiques liés à « l'hypothèse théorico-clinique³⁶ » de l'inconscient mais la traduit dans les termes construits par l'axe de la destination propre à l'univers de phrase, à savoir comme « une présupposition d'adresse³⁷ ». Lyotard évoque la situation analytique ainsi :

La phrase-affect est dite non destinée. Que sera-ce que de respecter son mutisme en matière d'adresse ? Au moins de lui prêter l'oreille. [...] « Pourquoi ne me dites-vous rien ? ». En demandant pourquoi ce mutisme s'adresse à celui qui le questionne, la question articule le silence en présupposant qu'il s'adresse au moins à l'interlocuteur actuel, le questionneur. Nous appelons cette présup-

32 D.W. Winnicott, « La Localisation de l'expérience culturelle », *Jeu et réalité*, 188.

33 D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 49.

34 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, « *Infans* ».

35 Texte d'une conférence prononcée en janvier 1990.

36 I. Alfandary, « L'Inconscient freudien entre science et fiction », 40-56.

37 J.-F. Lyotard, *Misère de la philosophie*, 52.

position d'adresse une demande. [...] Cette demande du questionneur requiert que le mutisme du questionné soit adressé. Voici la phrase-affect transcrite dans l'axe pragmatique. Cependant celle-ci exige que les phrases soient articulées³⁸.

17. D'une certaine façon, la traduction par Lyotard sur l'axe de la destination, même si on l'entend dans sa portée paradigmatique, sa valeur d'*exemplum*, n'est pas sans faire tort à la situation analytique. Elle implique presque une prosopopée, une façon de prêter le masque de la phrase articulée à ce qui en partie lui échappe, c'est à dire à un inarticulable qu'elle élide. Ainsi formulée, sous certains des effets de cette formulation, la traduction de la situation analytique s'apparente à un des « noms d'éliision³⁹ » de l'*infantia*. Ce que la traduction, ou ainsi que le suggère Lyotard, la transcription, par la phrase articulée de la question élide, c'est l'asymétrie constitutive du transfert. Plutôt, elle la transcrit dans la scénographie pragmatique d'une phrase articulée qui adresse le silence de la phrase-affect, et donc traduit l'asymétrie par le hiatus irréductible entre les deux régimes de phrase auquel il donne le nom de différend. La transcription fait consister le psychanalyste sous les traits du questionneur, de destinataire d'une phrase articulée, occupant ainsi une position pragmatique en place d'être à l'écoute d'une demande qui s'ignore et de susciter le « lieu » vacant de l'Autre.

18. Quelques mois plus tard, lors d'une conférence prononcée en mai 1990 et figurant dans *Lectures d'enfance*, il revient sur cette scène à travers l'écriture clinique de Freud, telle qu'elle se présente dans le texte de *l'Homme aux rats*⁴⁰. Il y évoque à nouveau « la scène dramatique de l'analyse », dont il souligne toujours l'axe destinal, y compris dans les défaillances qui peuvent s'y marquer :

Or la scène analytique présuppose, par construction, que toute phrase qui y advient, *lexis* et *phônè* confondues, est adressée à l'allocutaire présent. Nouvelle flexion : le fantasme est *adressé*, ici et maintenant à Freud. Mais c'est la signification du fait que le fantasme n'a pas pu être adressé à l'autre (dans le mutisme destinal) ou qu'il l'a été sans le savoir (dans la surdité destinale), – c'est donc la signification de la défaillance dans l'adresse qui à présent est adressée comme défaillante, comme faisant question⁴¹.

19. Lorsqu'il évoque l'inauguration de la technique de l'association libre, liée à la psychanalyse de *l'Homme aux rats*, l'axe destinal et la relation dialogique postulés par Lyotard comme constitutifs de la scène analytique s'en trouvent modulés :

Le tu cherche à rester inconnu, sa place n'est pas pré-occupée, un simple pronom, vacant, offert à une multiplicité d'adresses. [...] Cette neutralisation a pour effet de donner à la voix affectuelle, peu ou pas adressée, plus de champ dans la voix fortement articulée du discours. C'est donc favoriser le transfert, qui se définit alors comme *phônè* en train de s'articuler⁴².

38 Ibid.

39 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, « Infans ».

40 S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2008.

41 Lyotard, « Voix », *Lectures d'enfance*, 142.

42 Ibid., 143-144.

20. Or les textes cliniques de Winnicott et de Ferenczi me semblent tenter de « traduire » la scène de l'adresse moins en transformant le mutisme de l'adresse et la voix affectuelle en « référents dont il faut trouver le sens⁴³ » qu'en épelant quelques uns de ses noms et en déployant l'incroyable richesse de la palette dont ils témoignent. Un de ceux qui me retient le plus, sans doute parce qu'il déploie ses résonances dans le champ de l'esthétique, est celui de l'*informe* que ne cessent de mettre au travail les textes de Winnicott. Il en propose les traits lorsque par « l'aire de l'*informe*⁴⁴ », il désigne « ce à quoi ressemble le matériel avant d'être comme le patron, coupé, assemblé, façonné⁴⁵ ». L'*informe* a chez Winnicott plusieurs valences : il est une condition du développement affectif et créatif de l'enfant, dont la gésine est liée au temps archaïque du chaos des pulsions. Il désigne également l'« activité rêvante en général en tant qu'elle peut s'opposer au fait de rêver⁴⁶ », la potentialisation de la langue « symbolique » du rêve, que Winnicott assimile à une créativité poétique : « les couches successives de signification sont reliées au passé, au présent, au futur, au dedans et au dehors, et fondamentalement sont en rapport avec elle [la poésie] »⁴⁷. Mais dans d'autres textes, il désigne également l'empreinte pathologique des réactions défensives, par retrait, clivage, autant de façonnements « au risque » de l'*informe*⁴⁸, dépersonnalisation, confusion, anéantissement, folie.

21. Cependant on pourrait également proposer que l'*informe* est « ce crédit ouvert à la personnalité non intégrée⁴⁹ » sous la forme d'une disponibilité sans but, ou bien encore ce travail de la latence qui est le présupposé de la scène d'adresse de l'*infantia* (entendons toute l'équivoque de l'expression). Winnicott d'ailleurs nous y invite lorsqu'il évoque celle-ci dans les termes suivants : « il faut donner une chance à l'expérience informelle, aux pulsions créatives, motrices et sensorielles de se manifester, elles sont la trame du jeu⁵⁰ ». C'est donc en-deçà de la phrase articulée que se crée ce que Winnicott appelle l'aire de jeu entre « l'enfant » et le psychanalyste, parfois dans le seul jeu de l'enfant, qui se saisit du mode de présence du psychanalyste et d'une de ses propositions qui invite à un déplacement dans le jeu, pour y déployer sa *dynamis*, et manifester son effet « auto-curatif ». La « phrase-affect », si l'on met en résonance ce concept et l'empreinte du noyau pathogène, y livre la gamme inépuisable de son matériau labile, toujours déjà parlant et silencieux : ce sont des gestes minuscules, une main qui tripote un visage, un souffle « poussif », un crayon qui

43 *Ibid.*, 43.

44 D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 77. Le vocable anglais étant en l'occurrence *formlessness*, la qualité de l'absence de forme, de ce qui est sans forme.

45 *Ibid.*

46 *Ibid.*, 80.

47 Winnicott souligne que cette analogie ressortait d'un « langage adéquat » à la fois pour élaborer la distinction entre « rêver » et fixité du fantasme liée à la dissociation, et dans la mesure où, venant à la rencontre de l'intérêt de la patiente pour la poésie, il avait une dimension d'adresse particulière.

48 Ce sont les aspects traumatiques de l'*informe* qui ont été par la suite repris dans certains travaux comme ceux de Sylvie Le Poulichet, in *Psychanalyse de l'informe*.

49 D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 111.

50 D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 126.

tombe, une main qui retient une feuille puis ne la retient plus, innombrables « vestiges infantiles » qui chorégraphient la geste spectrale des mémoires, inventions, défenses. La scène d'adresse ainsi ne cesse de faire œuvrer l'indétermination, la latence, sollicite le monde muet des frayages, des résonances : le trait moins proposé que survenant dans le *squiggle* va au-devant d'une forme que l'enfant ne mettra en jeu que plus tard, ou, pris dans la fixité d'une défense, ne pourra pas mettre en jeu ; les formes suscitent des possibles polymorphes, matériau chez Winnicott d'esquisses de la quête de soi, déposé dans l'aire de jeu ; il s'y propose une disponibilité à l'imprévu, à la surprise, tant chez l'enfant que chez le psychanalyste, qui témoignent de l'incalculable en jeu lorsqu'affleurent le noyau pathogène, les angoisses ou les fantasmes archaïques. Si le psychanalyste se règle sur le déchiffrement de cette partition aux touches minuscules, sur ses accents thymiques, dont il pressent parfois le revers (tel l'accent maniaque d'une énergie trop appuyée), il n'en propose pas pour autant le plus souvent un déchiffrement. Il en accompagne plutôt l'affleurement, au plus près de la langue de l'enfant, pour lever les dénégations ; plus encore, c'est en étant oubliée que cette traduction manifesterait qu'elle a délié l'actuel par trop insistant du traumatique.

22. Dans les textes cliniques de Ferenczi, dans leur façon de témoigner de cette scène qui consiste à être le destinataire d'une adresse qui tout en s'ignorant ne cessera d'être saisie de ses figures, l'*infantia* manifesterait sa dramaturgie dans l'entrecroisement de deux modes. D'une part, il y va du drame d'un corps qui envahit tout l'espace, abolit les différences entre les instances, comme si le risque de l'informe (pour emprunter ce terme à Winnicott, mais dont Ferenczi avant lui aura décliné les figures⁵¹) y orchestrait, voire y jouait la gestuelle d'un souffrir devenu intransitif. La pantomime de l'*in-fans* y occupe toute la scène. Comme si dans les transes, les hébétudes, les immobilités du corps tout autant que les jaillissements ou les rituels de ses mouvements, les éclats de ses rires, se jouaient « les abréactions presque hallucinatoires des événements refoulés⁵² ». Les manifestations physiologiques, rythmes cardiaques, paresthésies, variations thermiques, céphalées sont ainsi rapportées à une archive qui les hante. Les notations scrupuleuses, paratactiques, les reprises en écho, l'analyse des avancées et des reculs, voire des échecs thérapeutiques rendent compte d'une exigence aiguë de l'observation clinique, qui, pionnière, défriche et déchiffre inlassablement les effets des traumatismes infantiles. Cette scène, habitée par une véritable passion (entendons la polysémie du terme) à déceler les traces d'une archive silencieuse pour en alléger la fixité traumatique, est inséparable d'une mise en jeu de celle-ci dans l'expérience de la cure. Nul autre que Ferenczi ne se sera engagé si avant dans l'expérience, exigeante, risquée, éprouvante, souvent douloureuse, de la transitivité des affects. Tantôt, il en souligne la valeur de résonance nécessaire en ce qu'elle prête un écho voire une garantie à ce qui chez le patient peut rester inaccessible

51 Tels le clivage du moi comme « abandon de l'auto-conservation », la menace d'anéantissement éprouvée comme « agonie », voire « la volonté de ne pas être ». Voir *Journal clinique*, 53-62, 109.

52 S. Ferenczi, *Journal clinique*, 80.

au *ressentir* : c'est alors paradoxalement en l'autre, depuis la croyance qu'il accorde « en une réalité existante dans le présent⁵³ », que peut se déposer la réalité, voire la vérité d'une expérience qui témoigne de l'informe. Tantôt, il traque les traits hérissés des conflits, rend compte des motions contre-transférentielles, analyse leur rôle fécond dans le travail engagé. Tantôt, il prête à la sensibilité paranoïde un « petit grain de vérité⁵⁴ » sur les folies sociales. De l'aire en partage de l'*infantia* dans la cure, il souligne moins son ressort créatif comme le fera Winnicott qu'il n'en radicalise le trait en explorant, voire en expérimentant les voies mais aussi les impasses d'une « analyse mutuelle ». L'analyse pensée chez Ferenczi comme articulation de contenus traumatiques refoulés n'opérera que depuis la mise en jeu d'une *infantia* qu'elle ne cessera d'avoir en partage, ainsi que le donnent à entendre les équivoques de cette expression.

23. Mais dans les textes de Ferenczi on perçoit également cet impossible départage entre « phrase articulée » et « phrase-affect », dans la ponctuation des figures allégorisées de l'*infantia*. On découvre ainsi celle de « l'enfant évanoui », « l'enfant blessé⁵⁵ [...] un peu comme un enfant blessé à mort, à peine capable de boire, qui ne prend un peu de liquide que par une pipette⁵⁶ », comme figure de l'effet d'amnésie du clivage que prend en charge le psychanalyste : *in-fans* hors de lui-même. Ou encore celle de « l'enfant terrible [...] l'enfant grimaçant » qui ne peut exprimer les folies pulsionnelles de son entourage qu'« ironiquement », en « se déformant, mais seulement pour montrer à l'autre de quoi il a l'air⁵⁷ » : *in-fans* « qui n'appartient pas au temps des généalogies⁵⁸ » et pourtant mime combien elles furent elles-mêmes otages. Mais aussi celle de « l'ange gardien⁵⁹ », cette partie du moi qui protège par clivage, ressource des fantasmes délirants consolateurs, conçue comme substitut de « l'aide extérieure qui fait défaut⁶⁰ » : *in-fans*, rejeton de la *Hilflosigkeit*. Enfin celle de « l'enfant » comme nom des motions tendres, non passionnelles, qui ne cesse d'orienter l'écriture de Ferenczi (une fois de plus, entendons l'équivoque) : *in-fans* comme dette au commencement. Autant de noms de l'*infantia* qui, rythmiquement, laissent résonner au fil des pages, et un noyau d'affect énigmatique, « squattant en silence les significations référentielles et les destinations les plus explicites⁶¹ », et un reste irréductible, comme en atteste cette phrase : « en fait, nous n'avons encore aucune représentation adéquate des qualités psychiques de la personnalité des petits enfants⁶² ».

24. Il est dès lors étonnant – ou peut-être pas – d'entendre combien de phrases proposées par Jean-François Lyotard pour évoquer la dette à l'*in-*

53 *Ibid.*, 85.

54 *Ibid.*, 92.

55 *Ibid.*, 85.

56 *Ibid.*, 127.

57 *Ibid.*, 125.

58 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 139.

59 *Ibid.*, 60, 146.

60 *Ibid.*, 208.

61 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 139.

62 *Ibid.*, 171.

fantia propre à l'art, la littérature pourraient résonner avec la scène d'adresse de l'*infantia* que constitue ou qu'instaure le lieu de la cure. Il s'y jouerait comme une hésitation entre l'évocation ou l'invocation d'un passé

qui ne se garde pas comme passé et qu'on ne peut pas ravoïr. Inappropriable. Et n'est-ce pas cet immémorial qui fait appel ? Et l'écriture n'est-elle pas ce qui tente de faire répons, désespérément à ce reste dont l'âme est l'otage.⁶³

ŒUVRES CITÉES

- ALFANDARY, ISABELLE. « L'Inconscient freudien entre science et fiction ». *Le Tour critique* 4 (2018) : 40-56.
- AMRHEIN, JOSÉE. « Questions à Freud sur la traversée de l'abîme ». *Insistance* 2012 (1.7) : 43-53.
- FERENCZI, SÁNDOR. *Journal clinique*. Paris : Payot et Rivages, 2014.
- FERENCZI, SÁNDOR. *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. Paris : Payot et Rivages, 2004.
- FREUD, SIGMUND. *Lettres à Wilhelm Fließ*. Paris : PUF, 2006.
- FREUD, SIGMUND. *Le Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*. 1905. Œuvres complètes : VII. Paris : PUF, 2014.
- FREUD, SIGMUND. *L'Avenir d'une illusion*. 1927. Œuvres complètes : XVIII. Paris : PUF, 1994.
- FREUD, SIGMUND. « La Passagèreté ». 1915. Œuvres complètes : XIII. Paris : PUF, 1988.
- FREUD, SIGMUND. *Le Poète et l'activité de fantaisie*. 1908. Œuvres complètes : VIII. Paris : PUF, 2007.
- LE POULICHET, SYLVIE. *Psychanalyse de l'informe*. Champs : Essais. Paris : Flammarion, 2009.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. *L'Inhumain : causeries sur le temps*. Paris : Galilée, 1988.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. *Lectures d'enfance*. Paris : Galilée, 1991.
- LYOTARD, JEAN-FRANÇOIS. *Misère de la philosophie*. Paris : Galilée, 2000.
- WINNICOTT, D.W. *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard, 1975.
- WINNICOTT, D.W. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1969.

63 J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 30.

- WINNICOTT, D.W. *La Consultation thérapeutique et l'enfant*. Paris : Gallimard, 1991.